

C'était un jour d'automne, souviens-toi.
Ma mémoire est si fuyante maintenant.

Nous nous retrouvions, souvent, à l'insu de tous, près de Matric. Nous parcourions les chemins à vive allure, sur nos bicyclettes rouillées et dont les roues crissaient à chaque coup de pédale.

La couleur de Jean était le bleu. Il aimait le printemps. Je préférais l'automne et ses douceurs, quand la nature est en repli, s'efface, dérobe son lent travail de reconstitution au regard des humains, ne laissant paraître d'elle qu'un visage de mort, de sommeil ou d'absence, plus une feuille sur les branches mais un tapis moelleux nous tenant lieu de sol, plus de sève dans les entailles, un vent léger et caressant, et le soleil rasant des fins d'après-midi érubescents. C'était un jour d'automne. Souviens-toi.

Nous passions nos journées (et certaines fois, même, nous y demeurions la nuit) dans une maisonnette abandonnée, tout proche du château. Vivaient là, autrefois, des ouvriers attachés au domaine. Nous étions venus du village. Tu étais belle ce jour-là. Tu occupais tout l'espace de mon

regard. Et mes yeux se noyaient dans tes yeux transparents.

Jean est sorti. Je le revois, sa silhouette longue, enjoué, toujours gauche. Engoncé dans ses vêtements, il t'a tendu les bras. Vous vous êtes embrassés. Vous êtes montés sur sa bicyclette. Toi derrière, sur la selle, comme déjà une première fois, et lui devant, campé sur ses jambes, les bras solidement posés sur le guidon. Il pédalait debout, toujours, dans la position des cavaliers se ruant à l'assaut, comme on en voit souvent sur les tableaux représentant des scènes de batailles. Tu as passé tes bras autour de ses hanches et vous vous êtes envolés, deux oiseaux affamés d'horizon, sans faire cas de ma présence.

Vous ne vous êtes pas retournés. Vous regardiez vers l'avant. Je suis demeuré à l'écart, inerte, comme tétanisé. Et soudain, j'ai senti mon corps se dérober, mes mains glisser le long de mes jambes. Un éclair m'a saisi. J'étais monté sur un muret, haut, puis du muret sur le toit d'une cabane, toujours plus haut, tandis que vous vous éloigniez. Je vous ai cherché du regard mais vous aviez disparu en prenant de l'élan, toujours plus d'élan. Je crois avoir deviné un signe de ta main. Comme un adieu auquel je n'ai pas répondu.

J'aurais voulu vous retenir, freiner votre course. J'aurais voulu tirer la terre sous vos pieds, comme un tapis, et ramener le temps brutalement en arrière. Tout effacer de ce moment et m'effacer dans sa transparence. Je vous distinguais mal au milieu

des vignes, noyés maintenant, ne vous devinant plus.

C'est alors que j'ai senti mon corps s'extirper violemment hors de moi, comme s'il venait d'être traversé par une lame. Je l'ai vu, s'écrasant au sol. J'ai vu ma tête heurter la terre. J'ai vu ma carcasse froissée, tordue. Je ne me souviens pas d'avoir crié. À quoi bon ? Le vent m'était contraire. Vous ne m'auriez pas entendu.

Après, je ne me souviens plus. Selon Jean, qui l'a écrit dans son cahier, à l'encre bleue, j'ai perdu ma mémoire en chutant. Et je me suis réveillé sur un lit d'hôpital, entouré de médecins répétant, en confiance, que ce serait miracle si je remarquais un jour. Il y avait très peu d'espoir. Suis-je jamais revenu à moi ? Malgré tout, j'étais heureux en cet instant.

Heureux de ma vengeance, d'avoir tué ce corps qui m'avait interdit d'accéder jusqu'à toi, s'était dressé entre nous comme un obstacle. Je l'avais châtié en le livrant à la prison de l'immobilité. Ce ne fut pas un accident.

Je me sentais libre désormais, détaché de ma chair, ma main tendue. Je n'ose dire vers toi. Et pourtant.

Souviens-toi, encore, du jour où, enfants, nous avons escaladé le tilleul centenaire, dans le jardin de la maison. Souviens-toi du moment où tu fus prise de vertige, saisie d'une vraie peur panique. J'avais tenté de te rassurer, t'expliquant que si tu avais grimpé aussi haut, tu parviendrais à redescendre. Que ce n'était qu'un jeu, mais que tu devais, pour chasser ton angoisse, t'interdire de regarder vers le bas. Seulement fixer les nuages courant dans le ciel, poussés par le vent de Cers, respirer à pleins poumons ses odeurs océanes, t'agripper à moi, poser tes pieds sur mes épaules. Ainsi, tout irait bien.

Tu n'avais rien voulu savoir. Nous étions demeurés des heures sans dire un mot, tout en haut de l'arbre, tes yeux ne quittant plus les miens. J'avais alors senti monter en moi, pour la première fois, un sang d'homme, nos souffles se mêlant dans l'attente et le silence. Ce même silence revenu, la nuit où je frôlai la pointe de tes seins naissants. Nos mains liées dans les bras noueux d'un tilleul, le bout de mes doigts maladroits sur tes seins furent nos seuls commerces dans ce monde. Car cette

nuit-là, dans l'arbre où nous étions suspendus, comme hors du temps, j'ai vu nos corps se séparer, s'arracher l'un à l'autre.

J'ai entendu un râle. T'avais-je caressée ? Je ne me souviens pas. Je me suis épanché. Il y a eu un saignement. La blessure ne s'est jamais refermée. C'est alors que tu as glissé. Filé, comme le vent, entre mes doigts.

Ta chute, je ne l'ai pas retenue. Tu as glissé de l'arbre. Tu es tombée dans le monde. Ce n'était pas un accident.